AUTOUR DES BATIGNOLLES

Eglise de la Trinité

Une première église de la Trinité en bois polychrome est édifiée en 1852 rue de Clichy, à l'emplacement du second Tivoli (aujourd'hui occupé, entre autres, par le Casino de Paris).

Son transfert, quelques centaines de mètres plus bas en lieu et place du Cabaret de la Grande Pinte, est décidé par le baron Haussmann dans le cadre des transformations de Paris sous le Second Empire voulues par l'empereur Napoléon III. L'église est implantée à l'extrémité de la perspective ouverte par la rue de la Chaussée-d 'Antin

Les obsèques de Gioachino Rossini, d'Hector Berlioz et de Georges Bizet y sont célébrées. Elle eût comme paroissiens notables la famille de Wendel.

L'église est inscrite au titre des monuments historiques par arrêté du 29 décembre 1977, avant d'être classée le 8 janvier 2016.

Musée de la vie romantique : L'ancienne maison du peintre Ary Scheffer (1795-1858), qui y a vécu de 1830 à sa mort en 1858, est restée jusqu'en 1982 la propriété privée de sa descendance latérale par les femmes. La fille du peintre, Cornélia Scheffer, épouse du chirurgien René Marjolin, n'ayant pas eu d'enfant, laissa la propriété à sa petite-nièce Noémi. Celle-ci était la petite-fille du peintre Henry Scheffer et la fille de Cornélie, qui avait elle-même épousé l'écrivain et philosophe Ernest Renan.

Après son mariage avec Jean Psichari, Noémi Renan éleva dans cette maison leurs quatre enfants dont la benjamine, Corrie, qui s'y installa à son tour avec son mari le compositeur Robert Siohan qu'elle avait épousé en 1921. Corrie Siohan, en accord avec sa sœur aînée Henriette Psichari — qui fut l'épouse du médecin et psychiatre Gabriel Revault d'Allonnes — décida, n'ayant pas eu d'enfant, de confier « l'enclos Chaptal » à l'État français en 1956 pour qu'il devienne un lieu patrimonial inaliénable. Leurs démarches furent encouragées par André Malraux, ministre de la Culture, puis par Jacques Chirac, maire de Paris.

Rue Chaptal :

- N° 16 : l'hôtel Scheffer-Renan a été la demeure du peintre d'origine hollandaise Ary Scheffer et abrite depuis 1987 le musée de la Vie romantique.
- N° 20 : la cité Chaptal avec successivement l'atelier parisien du peintre orientaliste Georges Rochegrosse, puis le Grand-Guignol, et aujourd'hui l'International Visual Théâtre.
- N° 22 : galerie d'art La Nouvelle Athènes, spécialisée dans la peinture et le dessin du XIXe siècle.
- N° 26 : bibliothèque Louise Walser-Gaillard (anciennement Chaptal), du nom d'une militante sourde de la Belle Époque. Nom changé en octobre 2019. Ainsi que le Jardin Pauline-García-Viardot inauguré en 2021.
- N° 33 : galerie d'art Tristan de Quelen, spécialisée dans la peinture ancienne.

Rue Blanche : Cette voie est un ancien chemin qui conduisait du village des Porcherons aux carrières de Montmartre. Elle commence à être bâtie vers 1670 et est indiquée sur un plan de 1672, sous le nom de « rue de la Croix-Blanche » à cause d'un cabaret qu'on voyait encore vers 1860 à l'enseigne de la Croix-Blanche.

- N° 70 : Daniele Manin, l'homme politique italien, y habite et y meurt le 22 septembre 1857 ; une plaque commémorative sera inaugurée en mars 1877. Stéphanie-Marie Arnoult de Joyeuse, baronne Coppens, y habite et c'est chez elle que se réunissent le 2 décembre 1851 « les représentants du peuple » opposés au coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte.
- N° 77 : atelier du peintre Edgar Degas jusqu'en 1870.

Cité Véron : Nichée entre les quartiers de Pigalle et de Montmartre, la Cité Véron pourrait presque passer inaperçue mais ce serait bien dommage. Symbole du vieux Pigalle et de sa réputation sulfureuse, on peut trouver la Cité Véron au 94 boulevard de Clichy grâce notamment à la plaque émaillée bleue et blanche qui surmonte le passage.

Outre son cadre charmant, la Cité Véron est également appréciée de son passé plutôt historique. En effet, nul autre que Boris Vian s’est laissé séduire par le passage et y posa bagage en 1953. Il y écrivit notamment l’Arrache-Cœur et de célèbres chansons avant d’y lâcher son dernier souffle quelques années plus tard. Il sera suivi de son ami Jacques Prévert, qui s’installa également en 1954.

Les deux amis partageront alors une terrasse de la cité donnant sur le Moulin Rouge et y inviteront une bonne partie du Paris artistique et culturel de l’époque dans le cadre des réunions du Collège de Pataphysique, une “société de recherches savantes et inutiles”. Ces réunions réuniront de grands noms tels que Ionesco, Queneau, Miro, Ernst ou Gide pour ne citer qu’eux.

Avenue Rachel : Sous l'occupation lorsque l'Institut d'Etude des Questions Juives s'illustrait comme on sait, le capitaine Sézille tenta d'imposer son brillant projet de marquer d'une étoile jaune toutes les plaques de rues portant un nom juif avant de les débaptiser. L'avenue Rachel faisait partie de la liste. C'est encore ce sinistre personnage qui rédigea l'introduction du catalogue de l'exposition de 1941 au Palais Berlitz... Il avait toujours avec lui un répertoire des noms juifs, ce qui permettait à ce rustre de savoir que Rachel était juive, Rachel Félix (1821-1858) la tragédienne qui en pleine époque romantique bouleversa le public en interprétant les grands classiques du XVIIème siècle. On imagine mal à quel point elle était admirée. Elle était une véritable "star" et les hommes les plus en vue la courtisaient. Dans le salon de Mme Récamier où elle était conviée, les plus grands écrivains (Chateaubriand, Lamartine, Musset, Hugo...) étaient à ses pieds. Elle était libre et ne s'embarrassait pas de ses amants quand ils lui devenaient importuns. Elle eut deux fils, le premier du Comte Walewski fils de Napoléon, le deuxième d'Arthur Bertrand, fils du général qui fut le dernier compagnon de Napoléon à Sainte Hélène. Le destin de cette artiste est étonnant. Fille d'un marchand ambulant, elle chante et déclame des poèmes en accompagnant son père dans les rues. Une partie de son répertoire est composé de chansons grivoises dont elle comprend à peine le sens. Quand elle arrive à Paris, elle ne sait ni lire ni écrire et cependant suit des cours au Conservatoire d'art dramatique. Il faut croire que son talent crève les yeux et les oreilles puisqu'à 17 ans, elle entre au Théâtre Français. Elle transforme les tragédies de Corneille et Racine qui ronronnaient depuis des générations en pièces à succès qui soulèvent l'enthousiasme et parfois le délire. Sa maigreur nerveuse, sa beauté fragile, sa voix

timbrée et chantante subjuguent le public. Elle devient rapidement une des femmes les plus célèbres de Paris. Son renom dépasse les frontières ; elle part en tournée en Allemagne, en Angleterre et jusqu'aux Etats-Unis où elle se produit au Metropolitan.

La tuberculose la terrasse alors qu'elle n'a que 37 ans. Ses funérailles sont quasi nationales ! Plusieurs dizaines de milliers de Parisiens se pressent dans le carré juif du cimetière du Père Lachaise.

Cimetière de Montmartre : Le cimetière du Nord, communément appelé "cimetière de Montmartre", a été aménagé sur un ancien enclos funéraire, dit Champ du repos. Ce dernier, ouvert dès 1798 sur des carrières de plâtre abandonnées, est rapidement saturé. De gros travaux de nivellement et un agrandissement sont opérés sous la Restauration pour ouvrir ses portes le 1er janvier 1825. Il devient alors le troisième cimetière en superficie (10,48 ha) de Paris après les cimetières du Père Lachaise et de Montparnasse. Blotti à flanc de la Butte Montmartre, il offre tout le long de ses 20 m de dénivelé, une vue remarquable sur la capitale. 21 500 sépultures y sont rassemblées à l'ombre de presque 800 arbres - de 38 essences différentes, essentiellement des érables, auxquels s'ajoutent quelques marronniers, tilleuls et thuyas. Le pont Caulaincourt l'enjambe depuis 1888.

C'est un cimetière historique qui accueille de nombreux défunts célèbres. Il fait l'objet d'une protection au titre des monuments historiques.

Rue Maistre :

- N° 23 et n°s 4-6, rue Carpeaux : hôpital Bretonneau, construit par Paul Héneux, ouvert le 1er mars 1901. C'est d'abord un hôpital pédiatrique jusqu'à son transfert à l'hôpital Robert-Debré. Fermé en 1988, il devient l'« Hôpital Éphémère » de 1990 à 1997, centre artistique pluridisciplinaire. Une partie des bâtiments sont détruits pour permettre la construction du nouvel hôpital gériatrique Bretonneau conçu par le cabinet Valode et Pistre, ouvert au printemps 2001. Les bâtiments le long de la rue Carpeaux datent de 1901.

Rue Gauthey :

- Lors de la guerre de 1870, la future « La Goulue » fuit avec sa famille les bombardements de Clichy par les Allemands et s'installe 18 rue Gauthey.

Cité des fleurs : Au cœur de la partie populaire du 17e arrondissement (quartiers des Épinettes et Batignolles), et coincé entre les grouillantes avenue de Clichy et avenue de Saint-Ouen, se cache un ilot de nature inattendu : la Cité des Fleurs.

Longue de 230 mètres, interdite à la circulation et isolée de l'agitation de la ville, la Cité des Fleurs fait partie de ces anciennes rues de Paris préservées du temps qui ravissent le promeneur en quête de paysages singuliers.

Note : **Le quartier des épinettes** tire son nom d'un ancien hameau qui dépendait avant son annexion à Paris en 1860 à la commune de Batignolles-Monceau, et dont les terrains étaient plantés d'épinettes blanches, cépage proche du pinot blanc actuel. Créée en 1847 par deux propriétaires qui décidèrent de diviser leur terrain en lots identiques, la Cité des Fleurs apparaît plus d'un siècle et demi après sa création comme un lieu insoupçonné, isolé et garni de nature verdoyante. Elle est également, de par ses façades un témoin unique de l'architecture parisienne au 19e siècle. Dès l'origine de sa création, le lotissement fut en effet régi par une convention draconienne qui en fixait les moindres détails. Chaussée, éclairage, hauteur des façades et des murs mitoyens, nombre d'étages constructibles, ornementations des clôtures… Tous ces éléments étaient strictement réglementés. Il était par exemple obligatoire de planter au minimum 3 arbres à fleurs dans chaque jardin et de disposer d'un vase Médicis sur un pilastre en pierre de taille ! Des statuts toujours en vigueur aujourd'hui, qui ont sans aucun doute contribué à préserver la Cité des Fleurs de transformations irréversibles.

Côté architecture s'élève au n°29 l'un des plus intéressants bâtiments de ce site préservé. En retrait d'un jardinet se dresse en effet une magnifique façade en pierre de style néo-renaissance. Une plaque située au°25 rappelle aussi qu'ici siégea le service de faux papier du MLN (Mouvement de Libération Nationale), dont tous les membres furent fusillés par la gestapo en 1944.

Rue Lemercier : le marché couvert Paradis des afficionados de produits biologiques, le marché bio des Batignolles s'installe tous les samedis sur le terre-plein du boulevard éponyme, dans le XVIIème arrondissement parisien.

Implanté dans un quartier qui a conservé son âme de village, les Parisiens apprécient l'atmosphère calme et conviviale de ce petit marché où les produits de

saison sont à l’honneur. Fruits, légumes, fromages, confitures, vins, fleurs ou encore savons parfument et colorent ses allées depuis plus de 20 ans maintenant.

Aussi belles que saines, découvrez des saveurs authentiques et des denrées qui respectent les équilibres entre la terre, le sol, les plantes et les animaux. Laissez-vous guider par les odeurs vers les stands qui proposent de délicieuses spécialités préparées avec soin par les vendeurs, à grignoter sur le pouce. Les quiches, les soupes ou les tartes fait maison vous surprendront par leurs saveurs.

Eglise Sainte Marie des Batignolles : L'aspect actuel de l'église date du milieu du XIXe siècle, Elle est de style néo-classique.

L'église a la forme d'un temple grec. Son fronton triangulaire est soutenu par quatre colonnes. C'est une des rares églises qui ne possède pas de clocher. Elle possède cependant une cloche - Etiennette - dans un petit campanile construit en 1857 à la suite d'un projet de construction de deux clochers qui ne verront pas le jour.

Durée : 1 minute et 35 secondes le son de cloche de l'église Sainte Marie des Batignolles

Le Grand Orgue de l'église Sainte-Marie des Batignolles date de 1923 et a subi deux restaurations en 1947 et 1994. Sa soufflerie nécessite une réparation.

Square des Batignolles : Admirablement dessiné, il paraît beaucoup plus vaste que sa superficie réelle et son parcours réserve des surprises. Un petit ruisseau surgit d’une cascade rocailleuse et court à travers les rochers pour finir sa course dans un bassin aux formes arrondies. Une colonie de canards dispute la place aux carpes et aux poissons rouges qui sillonnent la pièce d’eau. Ils sont sans aucun doute intrigués par la curieuse sculpture en pierre noire de Volvic des « Vautours », de Louis Monard (1930). Elle voisine avec un buste du poète parnassien Léon Dierx (1838-1912), qui vécut dans le quartier, par Bony de Lavergne. Remarquez les socles vides. Il s’agit des seuls vestiges de statues qui furent fondues pendant l’occupation.

Au début du XIXe siècle, le petit hameau des Batignolles était encore perdu au-delà des limites de la capitale, lorsque des commerçants enrichis s’entichèrent de ce petit bout de campagne. Ils y construisirent leur résidence secondaire. Le hameau devint un joli village, sur des terres qui restèrent la propriété des Dames de Montmartre

jusqu'à la Révolution. La commune de Batignolles-Monceau fut rattaché à la Ville de Paris en 1860, date à laquelle Paris fut divisé pour la première fois en 20 arrondissements. L'origine du nom du village des Batignolles pourrait venir du latin « batillus » (le moulin) ou du provençal « bastidiole » (petite bastide), des constructions que l'on trouvait alors dans le village et alentours, au XVIIIe siècle. C'est l'un des plus grands espaces verts de l'arrondissement, après le parc Clichy-Batignolles - Martin-Luther-King. C'est aussi l'un des 24 jardins créés par Alphand sous le Second Empire à la demande de Napoléon III, qui désirait implanter dans la capitale plusieurs jardins à l'anglaise. Il fut secondé par l'ingénieur Darcel, l'architecte Davioud et l'horticulteur Barillet-Deschamps.

Le buste du poète parnassien Léon Dierx (1838-1912) est posé sur un pilier situé en contrebas de la serre. Il a été réalisé par le comte de Bony de Lavergne en 1898. Dierx, élu président du Congrès des Poètes en mai 1901, habitait au 24, rue Boursault (17e). Il est inhumé au cimetière des Batignolles.

D'autres statues ont orné le square, mais ont été fondues durant l'Occupation : Belluaire agaçant une panthère de Maurice Ferrary (1879), Circé par Gustave Frédéric Michel (1886) et Nymphe et dauphin par Antonin Larroux (1894). Il reste cependant les trois socles des sculptures.

Mais l'œuvre la plus connue du square est la sculpture monumentale des Vautours de Louis de Monard, sculpteur et peintre animalier, réalisée en 1930 en pierre noire de Volvic. Quatre rapaces perchés sur un rocher trônent au centre du bassin du square. L'œuvre a été attribuée par l'État à la Ville de Paris à titre de dépôt.

Parc Martin Luther King : Ce parc est le fruit d'une large réflexion commencée en 2002. La paysagiste Jacqueline Osty et son équipe ont travaillé depuis 2004 à la conception de ce parc achevée en juillet 2021. La surface totale définitive du parc compte 10 hectares.

Une déclinaison sur 3 thèmes : les saisons, le sport et l'eau

Le jardin du rail (petit jardin thématique en mémoire du site), ses chaises longues, l'aire de jeux pour les enfants et les terrains de sports constituent l'espace détente. Au centre du parc, une grande pelouse d'environ 1 hectare est vallonnée : des buttes

de 1 à 4 mètres de hauteur évoquent un muscle de la jambe. Ces courbes contrastent avec l'aspect rectiligne des allées. Au sommet de chaque butte, une plate-forme permet d'observer les ambiances végétales et les aires de jeux. Le jardin de prunus, vers l'impasse Chalabre, est une zone en triangle. Elle est composée de petites buttes d'environ 1 mètre de hauteur et d'arbres à fleurs. La placette située à cette entrée du parc est ornée de rails de chemin de fer incrustés dans le sol. Par leur géométrie particulière, ces pièces de métal guident le visiteur vers l'intérieur du parc. Deux zones d'aires de jeux pour les enfants et les adolescents, en particulier un skate parc, un terrain de basket Ball, une aire de « balle au mur » et une aire de jeux de ballon, sont encadrées par des arbustes et des arbres à fleurs. Ils forment une végétation dense. Entre les deux zones, une bande de jardins remonte depuis la rue Cardinet jusqu'au bassin biotope. Elle est composée d'un mail de magnolias, du jardin du rail et de pelouses ouvertes plantées d'arbres de hautes tiges. Les « gradines », ou gradins, sont ponctuées de saules et de bancs. Elles permettent de contempler le bassin biotope et de le longer en partie. Le bassin biotope (3 000 m²) jouxte les « gradines » et longe la petite Ceinture. Ce plan d'eau paysager abrite des plantes aquatiques et de bords d'eau : nénuphars, iris, roseaux, joncs fleuris...un écosystème riche et varié. S'il a une fonction esthétique et paysagère, ce bassin a aussi une vocation écologique et environnementale. Alimenté en eau non potable et en eau de pluie, le bassin permet une épuration naturelle de l'eau par décantation et grâce à la filtration de plantes spécifiques. Cette eau est ensuite utilisée en partie pour l'arrosage du parc, en complément des eaux pluviales. Le Bâtiment de la Forge, dit du belvédère, a été réhabilité. Situé près de la Petite Ceinture ferroviaire, le toit de ce bâtiment datant du XIXe siècle est en partie recouvert de panneaux solaires. Il accueille les locaux techniques et ceux du personnel, une loge pour les agents d'accueil et de surveillance et des toilettes publiques. Une centrale solaire thermique de surface (22 m²) chauffe l'eau des sanitaires des locaux techniques. Une centrale solaire photovoltaïque (135 m²) couvre les besoins équivalents en énergie pour l'éclairage du parc. Un fossé humide récupère les eaux de pluies qui seront être utilisées pour l’arrosage du parc.

Le verger

Les arbres fruitiers qui constituent ce verger sont des espèces natives de nos régions tempérées. Adaptés aux conditions climatiques d’Île-de-France et à la nature

de ses sols, ils offrent gîte et couvert à la faune. Le verger participe donc au développement de la biodiversité et son entretien, technique, demande une attention régulière pour préserver un équilibre fragile. Ainsi alternent pommiers et poiriers, sur pied ou palissés, avec des haies d'arbustes fruitiers : groseilliers, cassissiers, framboisiers et myrtilliers.

Place du Général Catroux :

- N° 1 : Hôtel Gaillard Émile Gaillard est un collectionneur, amateur d'art du Moyen Âge et de la Renaissance. Sa collection devenant trop importante pour son logement de la rue Daru, il décide de faire construire un hôtel particulier sur la Plaine Monceau, dans le 17e arrondissement de Paris. Il demande en 1878 à Jules Février de lui construire ce bâtiment néo-Renaissance, dont les travaux s'achèvent en 18821. Après la mort d'Émile Gaillard en 1902, la banque familiale est revendue au Crédit lyonnais. Le projet initial porté par la Banque de France est confirmé et les travaux de restauration commencent. Inauguré le 15 mai 2019, la Cité de l'Économie, ou Citéco, est ouverte au public le 14 juin 201915.
- Nº 3 : légation du Brésil dans les années 1900.
- Nº 12 : ambassade du Liberia. Cet immeuble fut le siège du service de propagande de la Légion des volontaires français contre le bolchevisme (LVF) sous l'occupation de Paris dont le siège social était 19, rue Saint-Georges.
- Nº 14 : hôtel Fournier, ayant abrité l'ambassade de Lituanie entre 1925 et 1940, avant de devenir une annexe de l'ambassade soviétique, puis russe, et aujourd'hui le siège de l'agence de presse russe RIA Novosti (désormais Rossia Segodnia).
- Nº 20 : hôtel particulier où vécut le compositeur Charles Gounod (1818-1893) de 1878 à sa mort ; sa façade a été lourdement remaniée depuis.
- Nº 24 : légation du Monténégro dans les années 1900.

  - La Douleur d'Orphée de Raoul Verlet, 1894, statue en bronze. Elle a été envoyée à la fonte sous le régime de Vichy en 1942 pour la mobilisation des métaux non ferreux destinés à l'armement.

- Monument au général Thomas Alexandre Dumas, par Alphonse Emmanuel de Moncel de Perrin, 1912. Il est représenté prenant appui sur un fusil. Il a été envoyé à la fonte sous le régime de Vichy en 1942. La Ville de Paris a érigé sur son emplacement Fers, réalisé en 2009 par Driss Sans-Arcidet, représentant une chaîne brisée monumentale en mémoire du général Dumas, né esclave à Haïti. Soutenu par un vote unanime du Conseil de Paris en février 2021, un projet de réinstallation du monument d'origine est porté en 2024 par l'Association des Amis d'Alexandre Dumas avec le soutien de la Fondation du patrimoine.
- Monument à Alexandre Dumas père, par Gustave Doré, inauguré le 4 novembre 1883 en présence d'une foule immense. Une statue de D'Artagnan cantonne la face arrière du piédestal.
- Monument à Alexandre Dumas fils de René de Saint-Marceaux, 1906. Alexandre Dumas fils est un des premiers écrivains à habiter dans la plaine Monceau, lieu des peintres, acteurs et musiciens. Il résidait au 98, avenue de Villiers.
- Monument à Sarah Bernhardt, par François Sicard, 1926, représente l'actrice dans le rôle-titre de Phèdre de Racine. Elle avait un hôtel à l'extrémité de la place, à l'angle de l'avenue de Villiers et de la rue Fortuny.
- Monument à la Mûlatresse Solitude, par Didier Audrat, inauguré le 10 mai 2022 en présence de Jean-Marc Ayrault.
- Monument à Edmond Rostand, inauguré le 28 juin 2023, buste réalisé par le sculpteur Patrick Berthaud, réplique de celui réalisé par Sarah Benhardt, à l'initiative de Thomas Sertillanges, président du Festival Edmond Rostand. Il vivait au 2 rue Fortuny, où il a écrit Cyrano de Bergerac.

Rue Fortuny :

- N° 5 : immeuble de la résidence de l'ambassadeur d'Iran en France. Cet immeuble a été acquis par l'État iranien au xixe siècle et fut tour à tour résidence des rois iraniens de la dynastie Qajar, ambassade et consulat d'Iran et enfin, depuis la fin des années 1960, résidence de l'ambassadeur d'Iran. À noter que le shah d'Iran y a séjourné ainsi que le président Khatami lors de son deuxième déplacement en France. Le bâtiment a subi une profonde rénovation dans les années 2003-2004.

- Nº 9 : hôtel particulier construit en 1891 pour M. Benjamin Morel sur les plans de l'architecte Paul-Adrien Gouny. Il est depuis 1997 inscrit aux monuments historiques. La façade est décorée de céramiques polychromes créées par Jules Paul Loebnitz. Pendant une période, il est occupé par un lycée professionnel de haute couture et d'esthétique, connu sous le nom de lycée Fortuny. En 2010, le site est transféré de l'État au conseil régional d'Île-de-France puis loué à la société de production d'Albert Dupontel, qui y tourne le film 9 mois ferme et des scènes d'Au revoir là-haut; le bâtiment est rendu à la région, fin 2017. La région le vend en 2019 pour 12,5 millions d'euros.
- Nº 13 : hôtel particulier par l'architecte Paul-Casimir Fouquiau en 1879-1880 pour le peintre Paul Vayson (1841-1911). Marcel Pagnol l'a occupé entre 1933 et 1950.
- Nº 17 : hôtel particulier construit par l'architecte Édouard-Charles Weyland, en 1880, pour le préfet de la Loire-Inférieure entre 1879 et 1882, Louis Herbette. Siège de l'Agence juive, l'adresse est le lieu d'un attentat à la bombe le 9 janvier 1973.
- Nº 24 : le romancier et dramaturge Paul Meurice (1818-1905) y demeure et y est mort
- Nº 27 : hôtel particulier construit en 1878 pour Englebert par l'architecte Adolphe Viel. On note sur la façade le carrelage qui souligne les différents étages. La Belle Otero y a habité.
- Nº 35 : emplacement de l'atelier de sculpture de Sarah Bernhardt, qu'elle a fait construire à côté de son hôtel particulier (voir n°37-41). L'atelier est ensuite démoli par Stéphane Dervillé (1848-1925), ancien président du PLM, peu après que sa mère ait acheté l'hôtel Sarah Bernhardt. Les Dervillé font construire ce petit hôtel néo-gothique, suivi d'une partie Renaissance avec galerie à l'étage. Outre l'architecte Louis-Victor Legrand, il est fait appel au décorateur Joseph Chéret pour la façade, ainsi que pour l'aménagement intérieur. À noter les petits rats sculptés qui courent sur le mur. En 2012, il est acquis par l'ancien Premier ministre Dominique de Villepin. Il héberge aujourd'hui une société privée.

- Angle N° 37 et 41, avenue de Villiers : emplacement de l'hôtel de Sarah Bernhardt, construit par l'architecte et peintre Nicolas-Félix Escalier (1843-1920), en 1876. À la décoration intérieure participèrent, outre l'architecte lui-même, les peintres Godefroy Jadin, Georges Clairin et son ami Ulysse Butin, Ernest Ange Duez, Philippe Parrot et le maître verrier Joseph-Albert Ponsin, qui créa les deux grandes verrières représentant la tragédienne, respectivement dans le rôle de la reine dans Ruy Blas et dans celui de Zanetto dans Le Passant, passées aux enchères à l'hôtel Drouot en 2010. Sarah Bernhardt, ruinée, dut vendre son bien par adjudication en 1885 et elle emménagea au 56, boulevard Pereire. Il fut acheté par Madame veuve Dervillé pour elle et pour son fils Stéphane Dervillé.
  Démoli, il est remplacé par un immeuble construit en 1956 par des architectes Jean Lefèvre et Jean Connehaye. Ce bâtiment est caractéristique de l'architecture moderne, avec l'emploi du béton armé et du béton précontraint pour les dalles. Les étages supérieurs servent d'habitation et sont disposés en gradins pour respecter le règlement d'urbanisme.
- N° 42 : hôtel particulier de style néo-Renaissance construit en 1879 par l'architecte Alfred Boland pour le maître verrier Joseph-Albert Ponsin. Une de ses verrières avait été primée lors de l'Exposition universelle de 1878 qu'il avait fait placer sur la façade de son hôtel. Elle a aujourd'hui disparu, les cariatides existantes sur la façade l'encadraient. Louis Esnault en donnait une description dans l'article « La grande verrière de l'Exposition universelle de 1878 » dans la revue L'Art, revue hebdomadaire de 1880. Joseph Ponsin présenta à l'Exposition universelle de 1900 un « palais lumineux », en verre soufflé et moulé, créé pour la manufacture de Saint-Gobain.
- N° 46 : hôtel particulier de style néo-Renaissance, bâti pour Gélin en 1880 par Eugène Flamand. L'ancien président de la République Nicolas Sarkozy y a passé une partie de son enfance, car son grand-père, Benedict Mallah, y avait un cabinet médical et son logement.

Rue de Chazelles : C'est dans cette rue que fut réalisée la statue de la Liberté de New York en 1878.

- N° 25 : ancien emplacement d’importants ateliers de couverture, de plomberie, de chaudronnerie, de distribution d’eau en milieu urbain ainsi que de réalisation et de restauration d’ornements en fonte, fer et plomb. Fondée à Saint-Germain-en-Laye avant d’être transférée rue de Chazelles en 1860, l’entreprise changea au fil des associations, successions et rachats, plusieurs fois de nom : Monduit et Béchet, Monduit et fils, Gaget, Gauthier et Cie, Mesureur et Monduit fils, etc. En 1873, elle réalise en parallèle avec les ateliers Charnod de l'avenue du Commandeur la restauration de la colonne Vendôme, détruite lors de la Commune de Paris deux ans plus tôt. Elle fut aussi chargée du martellement des 300 feuilles de cuivre de la statue monumentale La Liberté éclairant le monde d’Auguste Bartholdi, ainsi que de leur assemblage. Celui-ci fut en grande partie réalisé dans les ateliers de la rue de Chazelles avant d’être achevé en juin 1884 sur un terrain attenant. À l'époque, c'est une attraction, si bien qu'un journaliste du Temps écrit : « C'est une des curiosités les plus intéressantes de Paris », conseillant à ses lecteurs de s'y rendre. Victor Hugo parcourut par exemple les deux étages intérieurs de la statue. Elle est démontée, transportée puis inaugurée à New York en 1886. En 1925 existe encore sur le site une plomberie et cuivrerie d'art. De nos jours, il s'agit d'un immeuble sans intérêt architectural particulier.

Parc Monceau : La construction du parc Monceau remonte au XVIIe siècle, sous l’impulsion du duc de Chartres. Situé dans le 8e arrondissement, il est aujourd’hui l’un des plus élégants jardins de Paris, à l’image du quartier. Le visiteur pénètre par les grandes grilles en fer forgé rehaussées d’or. La promenade réserve de belles surprises : nombreuses statues, une arcade Renaissance de l’ancien Hôtel de Ville de Paris, arbres spectaculaires, grande diversité d’oiseaux et un grand bassin. Le parc Monceau est entouré d’immeubles de luxe et de somptueux hôtels particuliers, dont le musée Cernuschi (arts asiatiques). Un parc calme et agréable fréquenté par les Parisiens et les touristes. Des aires de jeux pour les enfants sont disponibles.

Des statues en marbre d'écrivains et de musiciens se trouvent au détour des bosquets ; elles représentent Maupassant, œuvre de Verlet, Chopin par Froment-Meurice, Gounod et Musset par Mercié, Ambroise Thomas par Alexandre Falguière ou Édouard Pailleron par Bernstamm. Le parc est entouré d'immeubles luxueux et d'hôtels particuliers.

Sous la Révolution, le jardin est confisqué et devient en 1793 bien national. En 1797, André-Jacques Garnerin, aérostatier des fêtes publiques, y effectue le premier saut en parachute de l'histoire en s'élançant d'une montgolfière.

Après la Révolution, le parc en piteux état est restitué à la famille d'Orléans ; entre 1802 et 1806, la folie est démolie et un autre pavillon construit à sa place, des travaux et un plan plus resserré mis en œuvre ; les Orléans vendent, puis rachètent en 1819.

Rue Lisbonne :

- N° 54 : hôtel de style néo-Renaissance d'Emmanuel Rodocanachi (1859-1934), homme de lettres et historien (en 1910). « L'Électricité de France travaille à l'étude des aménagements hydrauliques dans l'hôtel du 54 qui fut celui où, chaque samedi, on faisait de la musique chez Mme Emmanuel Rodocanachi. »
- N° 64 : ancien hôtel particulier construit par l'architecte Hippolyte Destailleur à la fin du XIXe siècle, documenté dans la revue La Semaine des constructeurs en 1884 ; façade dénaturée par une surélévation en 1927. Hôtel de M. Boivin (en 1910). « La société Dunlop a installé ses bureaux dans l'hôtel Boivin. »

Rue Alfred de Vigny :

- N° 6 : bel immeuble construit vers 1900 en style Louis XV. Le 6 février 1936, un vol de bijoux d'un montant de 300 000 francs y est commis au premier étage dans l'appartement d'un banquier.
- N° 8 : hôtel Menier, de style néo-première Renaissance française, construit en 1884 par l'architecte Henri Parent pour Henri Menier, fils du fondateur du chocolat Menier. « M. Henri Menier, ingénieur chimiste, avait aménagé une dépendance de sa demeure en laboratoire, ce qui ne manquait pas d'inquiéter quelque peu les autres habitants de la rue. » L'édifice s'organise autour d'une belle cour d'allure médiévale. Il comporte un grand escalier d'honneur, une vaste salle de bal de 12 mètres de hauteur sous plafond, dotée d'un plafond à caissons, de boiseries de chêne et de fenêtres en vitraux. La façade arrière donne sur le parc Monceau. « Un dramaturge, qui fut illustre, eut pendant bien

des saisons l'habitude de pousser sa table de travail, lorsque l'été était venu, sur cette terrasse balisée par deux lionceaux en pierre : c'était […] M. François de Curel ». Dans les années 1925, une Société pour l'élevage français du renard argenté établit son siège à cette adresse, publiant dans la presse des encarts invitant les épargnants à placer leur argent dans l'élevage de renards argentés. Il s'avère, quelque temps plus tard, que cette Société est la création d'escrocs notoires qui seront condamnés, pour ces faits, à plusieurs années de prison. En novembre 1940, la direction de la Sûreté nationale s'installe dans les lieux. Hubert de Givenchy établit sa maison de couture au rez-de-chaussée de 1952 à 1958. L'hôtel abrite aujourd'hui le Conservatoire international de musique de Paris fondé en 1925.

- N° 10 : hôtel Pereire, construit entre 1879 et 1881 sur les plans de l'architecte William Bouwens van der Boijen pour Émile II Pereire (1840-1913, fils du financier et homme politique Émile Pereire). On y trouve aujourd'hui le siège de la Fondation Simone et Cino Del Duca, abritée par l'Institut de France.
- N° 16 : immeuble de 1901, à l'angle du boulevard de Courcelles, dont la façade est donne sur le parc Monceau. Le 26 février 1926, le concierge de l'immeuble est réveillé par des bruits suspects : des cambrioleurs opèrent au premier étage. Prévenue, la police intervient et interpelle deux hommes qui sont, dans l'opération, blessés par balles. Becq de Fouquières écrit en 1954 : « Mme Jean Schneider habite toujours le 16. Bien qu'Américaine — elle est née Marjorie Lane et nous arriva de Chicago —, elle a écrit en langue française des poèmes que j'eus naguère l'avantage de préfacer. Son mari, le colonel Schneider, fut le médecin du Shah de Perse de l'ancienne dynastie. »

Rue Daru : **cathédrale orthodoxe Saint-Alexandre-Nevsky,** consacrée en 1861, œuvre de l'architecte russe Roman Kouzmine, est le cœur du « quartier russe » de Paris, habité autrefois par de nombreux Russes blancs émigrés après 1917.

À ce numéro se trouvait également un bâtiment détruit depuis : l'hôtel d'Isabel Pesado de la Llave (1832-1912), duchesse de Mier, riche aristocrate mexicaine et philanthrope. Elle quitta le Mexique en 1899 à la mort de son mari, Antonio de Mier

de Celis, duc de Mier, fondateur de la Banque nationale du Mexique, et vint finir ses jours à Paris dans l'hôtel de la rue Daru.

Place des Ternes : La place des Ternes est l'un des principaux carrefours du 17e d'où partent les trois grandes artères qui irriguent l'arrondissement : l'avenue de Wagram, l'avenue des Ternes et le boulevard de Courcelles. Regardez dans l'alignement de l'avenue de Wagram : l'Arc de Triomphe, majestueux, se dresse face à vous. La grande avenue des Ternes, quant à elle, file tout droit vers l'ouest. Au loin, on peut voir les tours de la Défense.

La place des Ternes est un lieu de vie animé par de nombreux commerces, boutiques et grandes enseignes. Au centre de la place se trouve l'un des trois derniers marchés aux fleurs de la capitale. Enfin, à l'angle de la rue Poncelet, le marché Poncelet aux étals bien achalandés est l'un des plus beaux marchés de la capitale.

Rue de Monceau :

- N° 7 : ambassade du Kosovo en France.
- Nos 11-13 : emplacement de l'ancienne école libre de filles des Sœurs de Saint Vincent de Paul (n° 11) et maison conventuelle (n° 13) (en 1910).
- N° 14 : « Joli petit hôtel ancien au fond de la cour (propriété de M. Julliot) » (en 1910).
- N° 17 : emplacement de l'institution des religieuses de Saint-Joseph (en 1910) puis du cours privé Saint-Louis de Monceau. Créé après la Première Guerre mondiale, ce dernier est un collège catholique destiné aux garçons de la bourgeoisie. Durant la Première Guerre mondiale, l'établissement scolaire est déplacé en province. Il ferme en 1976 lorsque l'institution religieuse vend les bâtiments. L'homme d'affaires Arnaud Lagardère et le président de la République Nicolas Sarkozy y ont notamment étudié.

La maison loo : En plein cœur de la plaine Monceau (partie des 8ème et 17ème arrondissements), quartier de Paris qui compte sans aucun doute le plus grand nombre d'hôtels particuliers au m², se trouve un immeuble aussi étonnant qu'insolite : La Maison Loo, une pagode chinoise. Le caractère original de la

Maison Loo est qu'elle n'est en aucun cas un bâtiment religieux, mais simplement le résultat de l'amour d'un homme pour son pays d'origine – la Chine – et de sa volonté de le partager avec son pays d'adoption – la France.

Arrivé en 1902 à Paris, Ching Tsai Loo est un marchand d'art à la réussite fulgurante. Il rachète un hôtel particulier construit en 1880, de style Français classique, pour y exercer son activité à quelques pas du Parc Monceau. M. Loo a de la chance, il n'était pas demandé aux propriétaires de permis de construire à cette époque. Une aubaine pour qui souhaite ajouter un peu de fantaisie à son quotidien…

L'architecte Fernand Bloch est alors chargé de transformer ce bâtiment du 19e siècle en une somptueuse pagode d'inspiration chinoise. L'hôtel particulier est surélevé de 2 étages, le toit est reconstruit, et la totalité du bâtiment peinte en rouge. La Cité Interdite n'a qu'à bien se tenir !

Une construction achevée en 1926 qui suscitera évidemment de nombreuses plaintes, et même une pétition du voisinage pour démolition. En vain. La « Maison Loo » est aujourd'hui toujours debout.

Et bien qu'elle ait été vendue en 2011, elle continue son activité selon les souhaits de son illustre fondateur, à savoir être un lien culturel entre la France et la Chine. C'est aujourd'hui un musée privé, qui propose tout au long de l'année des expositions et salons (et même des espaces privatisables). Les seules occasions si vous le souhaitez de découvrir la magnifique décoration intérieure typiquement chinoise de cette pagode.